

A person wearing a white turban and a long white robe is walking across a vast, undulating landscape of red sand dunes. The person is seen from behind, moving towards the horizon. The sky is filled with soft, white clouds, and the overall color palette is dominated by warm, reddish-pink tones. The title 'PAULO COELHO' is written in large, red, serif capital letters at the top of the image.

PAULO
COELHO

LA CINQUIÈME
MONTAGNE

Flammarion

PAULO COELHO

LA CINQUIÈME MONTAGNE

Fuyant Israël sur l'ordre de Dieu, le prophète Élie se retrouve à Sarepta, petite cité phénicienne assiégée par les Assyriens. Il y perdra ce qu'il a de plus cher : la femme aimée. La révolte contre Dieu n'est-elle pas la façon la plus juste, la plus humaine, de réagir ? Comment le prophète peut-il défendre son propre peuple des menaces qui pèsent sur lui, quand le doute l'envahit ? C'est alors qu'un ange est envoyé à sa rencontre...

Paulo Coelho, né à Rio de Janeiro en 1947, est l'un des écrivains les plus célèbres au monde. Tous ses romans, notamment L'Alchimiste, Veronika décide de mourir et Le Pèlerin de Compostelle, sont des best-sellers, traduits en quatre-vingts langues.

Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand-Sauvagnargues

Flammarion

LA CINQUIÈME MONTAGNE

DU MÊME AUTEUR

- L'Alchimiste*, Éditions Anne Carrière, 1994
Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré,
Éditions Anne Carrière, 1995
Le Pèlerin de Compostelle, Éditions Anne Carrière, 1996
La Cinquième Montagne, Éditions Anne Carrière, 1998
Manuel du guerrier de la lumière, Éditions Anne Carrière,
1998
Conversations avec Paolo Coelho, Éditions Anne Carrière,
1999
Le Démon et Mademoiselle Prym, Éditions Anne Carrière,
2001
Onze Minutes, Éditions Anne Carrière, 2003
Maktub, Éditions Anne Carrière, 2004
Le Zahir, Flammarion, 2005
Comme le fleuve qui coule, Flammarion, 2006
La Sorcière de Portobello, Flammarion, 2007
La Solitude du vainqueur, Flammarion, 2009
Brida, Flammarion, 2010
Aleph, Flammarion, 2011
Le Manuscrit retrouvé, Flammarion, 2013
Adultère, Flammarion, 2014

Paulo COELHO

LA CINQUIÈME
MONTAGNE

roman

*Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand-Sauvagnargues*

Flammarion

Titre original :

A QUINTA MONTANHA

<http://paulocoelhoblog.com>

« Cette édition est publiée avec l'accord
de Sant Jordi Asociados, Agencia Literaria,
S.L.U., Barcelone, Espagne. »

© Paulo Coelho, 1996 (tous droits réservés)

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai Lu, 2011

ISBN : 978-2-2900-3207-7

À A. M., guerrier de la lumière

Note de l'auteur

La thèse centrale de mon livre *L'Alchimiste* réside dans une phrase que le roi Melchisédech adresse au berger Santiago : « Quand tu veux quelque chose, tout l'univers conspire à te permettre de réaliser ton désir. »

Je crois entièrement à cette affirmation. Cependant, l'acte de vivre son destin comporte une série d'étapes, bien au-delà de notre compréhension, dont l'objectif est de nous ramener sans cesse sur le chemin de notre Légende Personnelle – ou de nous enseigner les leçons nécessaires à l'accomplissement de ce destin. J'illustrerais mieux ce propos, me semble-t-il, en racontant un épisode de ma propre vie.

Le 12 août 1979, j'allai me coucher avec une seule certitude : à trente ans, j'atteignais le sommet de ma carrière de producteur de disques. Directeur artistique de CBS au Brésil, je venais d'être invité à me rendre aux États-Unis pour y rencontrer les patrons de la maison de disques et, assurément, ils allaient m'offrir les meilleures conditions pour réaliser tout ce que je désirais dans ce domaine. Bien sûr, mon grand rêve – être écrivain – avait été mis de côté, mais quelle importance ? En fin de

compte, la vie réelle était très différente de celle que j'avais imaginée ; il n'y avait aucun espace pour vivre de littérature au Brésil.

Cette nuit-là, je pris une décision, et j'abandonnai mon rêve : je devais m'adapter aux circonstances et saisir les occasions. Si mon cœur protestait, je pourrais toujours le tromper en composant des textes de chansons chaque fois que je le désirerais et, de temps à autre, en signant un article dans un journal. Du reste, j'étais convaincu que ma vie avait pris une voie différente, mais non moins excitante : un avenir brillant m'attendait dans les multinationales de musique.

À mon réveil, je reçus un appel téléphonique du président : j'étais remercié, sans autre explication. J'eus beau frapper à toutes les portes au cours des deux années qui suivirent, je n'ai jamais retrouvé d'emploi dans ce domaine.

En achevant la rédaction de *La Cinquième Montagne*, je me suis souvenu de cet épisode – et d'autres manifestations de l'inévitable dans ma vie. Chaque fois que je me sentais absolument maître de la situation, un événement se produisait, et me faisait échouer. Je me suis demandé pourquoi. Étais-je condamné à toujours approcher de la ligne d'arrivée, sans jamais la franchir ? Dieu serait-il cruel au point de me faire entrevoir les palmiers à l'horizon uniquement pour me laisser mourir de soif au milieu du désert ?

J'ai mis longtemps à comprendre que l'explication était tout autre. Certains événements sont placés dans nos existences pour nous reconduire vers l'authentique chemin de notre Légende Personnelle. D'autres surgissent pour nous permettre d'appliquer tout ce que nous avons appris. Enfin,

quelques-uns se produisent pour nous *enseigner* quelque chose.

Dans *Le Pèlerin de Compostelle*, j'ai tenté de montrer que ces enseignements ne sont pas nécessairement liés à la douleur et à la souffrance ; la discipline et l'attention suffisent. Bien que cette compréhension soit devenue une importante bénédiction dans ma vie, malgré toute ma discipline et toute mon attention, je n'ai pas réussi à comprendre certains moments difficiles par lesquels je suis passé.

L'anecdote que j'ai relatée en est un exemple : j'étais un bon professionnel alors, je m'efforçais de donner ce qu'il y avait de meilleur en moi, et j'avais des idées qu'aujourd'hui encore je considère bonnes. Mais l'inévitable a surgi, au moment précis où je me sentais le plus sûr et le plus confiant. Je pense que cette expérience n'est pas unique ; l'inévitable a frappé la vie de tous les êtres humains à la surface de la Terre. Certains se sont rétablis, d'autres ont cédé – mais nous avons tous été effleurés par l'aile de la tragédie.

Pourquoi ? Pour trouver une réponse à cette question, j'ai laissé Élie me conduire par les jours et les nuits d'Akbar.

Paulo COELHO

« Et il ajouta : “Oui, je vous le déclare, aucun prophète ne trouve accueil dans sa patrie. En toute vérité, je vous le déclare, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d’Élie, quand le ciel fut fermé trois ans et six mois et que survint une grande famine sur tout le pays ; pourtant ce ne fut à aucune d’elles qu’Élie fut envoyé, mais bien dans le pays de Sidon, à une veuve de Sarepta.” »

Luc, 4, 24-26

Prologue

Au commencement de l'année 870 avant Jésus-Christ, une nation connue sous le nom de Phénicie, que les Israélites appelaient Liban, commémorait presque trois siècles de paix. Ses habitants avaient de bonnes raisons de s'enorgueillir : comme ils n'étaient pas très puissants sur le plan politique, ils avaient dû mettre au point une force de négociation qui faisait des envieux, seul moyen de garantir leur survie dans un monde constamment dévasté par la guerre. Une alliance contractée aux environs de l'an 1000 avant J.-C. avec Salomon, roi d'Israël, avait favorisé la modernisation de la flotte marchande et l'expansion du commerce. Depuis lors, la Phénicie n'avait cessé de se développer.

Ses navigateurs avaient déjà atteint des régions lointaines, comme l'Espagne et les rivages baignés par l'océan Atlantique. Selon certaines théories – qui ne sont pas confirmées –, ils auraient même laissé des inscriptions dans le Nordeste et dans le sud du Brésil. Ils faisaient le négoce du verre, du bois de cèdre, des armes, du fer et de l'ivoire. Les habitants des grandes cités de Sidon, Tyr et Byblos connaissaient les nombres, les calculs

astronomiques, la vinification, et ils utilisaient depuis presque deux cents ans un ensemble de caractères pour écrire, que les Grecs dénommaient *alphabet*.

Au commencement de l'année 870 avant J.-C., un conseil de guerre était réuni dans la cité lointaine de Ninive. Un groupe de généraux assyriens avait en effet décidé d'envoyer des troupes conquérir les nations bordant la mer Méditerranée et, en premier lieu, la Phénicie.

Au commencement de l'année 870 avant J.-C., deux hommes, cachés dans une étable de Galaad, en Israël, s'attendaient à mourir dans les prochaines heures.

PREMIÈRE PARTIE

« J'ai servi un Seigneur qui maintenant m'abandonne aux mains de mes ennemis, dit Élie.

— Dieu est Dieu, répondit le lévite. Il n'a pas expliqué à Moïse s'Il était bon ou mauvais, Il a seulement affirmé : *Je suis*. Il est tout ce qui existe sous le soleil – le tonnerre qui détruit la maison, et la main de l'homme qui la reconstruit. »

La conversation était la seule manière d'éloigner la peur ; d'un moment à l'autre, les soldats allaient ouvrir la porte de l'étable, les découvrir et leur proposer le seul choix possible : adorer Baal, le dieu phénicien, ou être exécutés. Ils fouillaient maison après maison, convertissant ou exécutant les prophètes.

Le lévite se convertirait peut-être, échappant ainsi à la mort. Mais Élie n'avait pas le choix : tout arrivait par sa faute, et Jézabel voulait sa tête de toute façon.

« C'est un ange du Seigneur qui m'a envoyé parler au roi Achab et l'avertir qu'il ne pleuvrait pas tant que Baal serait adoré en Israël », expliqua-t-il, en demandant presque pardon pour avoir écouté les paroles de l'ange. « Mais Dieu agit avec lenteur ; quand la sécheresse commencera à produire son effet, la princesse Jézabel aura détruit tous ceux qui sont restés fidèles au Seigneur. »

Le lévite resta silencieux. Il se demandait s'il devait se convertir à Baal ou mourir au nom du Seigneur.

« Qui est Dieu ? poursuivit Élie. Est-ce Lui qui tient l'épée du soldat exécutant les hommes fidèles à la foi de nos patriarches ? Est-ce Lui qui a mis une princesse étrangère sur le trône de notre pays, afin que tous ces malheurs s'abattent sur notre génération ? Est-ce Dieu qui tue les fidèles, les innocents, ceux qui suivent la loi de Moïse ? »

Le lévite prit une décision : il préférerait mourir. Alors il se mit à rire, parce que l'idée de la mort ne l'effrayait plus. Il se tourna vers le jeune prophète et s'efforça de le tranquilliser :

« Demande à Dieu qui Il est, puisque tu doutes de Ses décisions. Pour ma part, j'ai déjà accepté mon destin.

— Le Seigneur ne peut pas désirer que nous soyons impitoyablement massacrés, insista Élie.

— Dieu peut tout. S'Il se limitait à faire ce que nous appelons le Bien, nous ne pourrions pas le nommer Tout-Puissant ; Il dominerait seulement une partie de l'univers, et il y aurait quelqu'un de plus puissant que Lui qui surveillerait et jugerait Ses actions. En ce cas, j'adorerais ce quelqu'un plus puissant.

— S'Il peut tout, pourquoi n'épargne-t-Il pas la souffrance à ceux qui L'aiment ? Pourquoi ne nous sauve-t-Il pas, au lieu de donner gloire et pouvoir à Ses ennemis ?

— Je l'ignore, répondit le lévite. Mais il y a à cela une raison, et j'espère la connaître bientôt.

— Tu n'as pas de réponse à cette question.

— Non. »

Ils restèrent tous deux silencieux. Élie avait des sueurs froides.

« Tu as peur, mais moi j'ai accepté mon destin, commenta le lévite. Je vais sortir et mettre fin à cette agonie. Chaque fois que j'entends un cri là-dehors, je souffre en imaginant ce qui se passera lorsque mon heure viendra. Depuis que nous sommes enfermés ici, je suis mort une bonne centaine de fois, et j'aurais pu mourir une seule fois. Puisque je vais être égorgé, que ce soit le plus vite possible. »

Il avait raison. Élie avait entendu les mêmes cris et il avait déjà souffert au-delà de sa capacité de résistance.

« Je t'accompagne. Je suis fatigué de lutter pour quelques heures de vie supplémentaires. »

Il se leva et ouvrit la porte de l'étable, laissant la lumière du soleil révéler la présence des deux hommes qui y étaient cachés.

*
* *

Le lévite le prit par le bras et ils se mirent en marche. À l'exception de quelques cris, on aurait dit un jour normal dans une cité pareille à n'importe quelle autre – un soleil pas trop brûlant, la brise venant de l'océan au loin, rendant la température agréable, les rues poussiéreuses, les maisons faites d'argile mélangée à de la paille.

« Nos âmes sont prisonnières de la terreur de la mort, et c'est une belle journée, dit le lévite. Bien souvent, alors que je me sentais en paix avec Dieu et avec le monde, la chaleur était insupportable, le vent du désert emplissait mes yeux de sable et ne me laissait pas voir à deux pas. Le plan de Dieu ne correspond pas toujours à ce que nous sommes ou

sentons ; mais je suis certain qu'Il a une raison pour tout cela.

— J'admire ta foi. »

Le lévite regarda vers le ciel, comme s'il réfléchissait. Puis il se tourna vers Élie :

« N'admire pas, et ne crois pas autant : c'est un pari que j'ai fait avec moi-même. J'ai parié que Dieu existe.

— Tu es un prophète, répliqua Élie. Tu as aussi entendu des voix, et tu sais qu'il existe un monde au-delà de ce monde.

— C'est peut-être le fruit de mon imagination.

— Tu as vu les signes de Dieu », insista Élie, que les commentaires de son compagnon commençaient à rendre anxieux.

« C'est peut-être le fruit de mon imagination, lui fut-il répété. En fait, je n'ai de concret que mon pari : je me suis dit que tout cela venait du Très-Haut. »

*

* *

La rue était déserte. Les gens, dans leurs maisons, attendaient que les soldats d'Achab accomplissent la tâche exigée par la princesse étrangère : l'exécution des prophètes d'Israël. Élie cheminait avec le lévite, et il avait la sensation que, derrière chacune des fenêtres et des portes, quelqu'un l'observait et l'accusait de ce qui était en train de se passer.

« Je n'ai pas demandé à être prophète. Tout cela est peut-être aussi le fruit de mon imagination », se disait Élie.

Mais après ce qui était arrivé dans la charpenterie, il savait qu'il n'en était rien.

*
* *

Depuis son enfance, il entendait des voix et conversait avec les anges. Aussi ses parents insistèrent-ils pour qu'il consultât un prêtre d'Israël. Ce dernier, après nombre de questions, reconnut en lui un *nabi*, un prophète, un « homme de l'esprit », qui « s'exalte à la voix de Dieu ».

Après plusieurs heures d'entretien ininterrompu avec lui, le prêtre expliqua à ses parents que tout ce que cet enfant viendrait à dire devait être pris au sérieux.

Sur le chemin du retour, les parents exigèrent qu'Élie ne racontât jamais à personne ce qu'il voyait ou entendait ; être un prophète impliquait des liens avec le gouvernement, et c'était toujours dangereux.

De toute façon, Élie n'avait jamais rien entendu qui pût intéresser les prêtres ou les rois. Il ne conversait qu'avec son ange gardien et écoutait des conseils concernant sa propre vie. De temps à autre, il avait des visions qu'il ne parvenait pas à comprendre – des océans lointains, des montagnes peuplées d'êtres étranges, des roues avec des ailes et des yeux. Lorsque les visions avaient disparu, obéissant à ses parents, il s'efforçait de les oublier le plus vite possible.

Ainsi les voix et les visions s'étaient-elles faites de plus en plus rares. Ses parents, satisfaits, n'avaient plus abordé le sujet. Lorsqu'il fut en âge d'assurer sa subsistance, ils lui prêtèrent de l'argent pour qu'il ouvrît une petite charpenterie.

*
* *

Fréquemment, il regardait avec respect les autres prophètes dans les rues de Galaad : ils portaient des manteaux de peau et des ceintures de cuir, et affirmaient que le Seigneur les avait choisis pour guider le peuple élu. Mais en vérité, ce n'était pas son destin. Jamais il ne serait capable de connaître une transe lors d'une danse ou d'une séance d'autoflagellation, une pratique normale chez les « exaltés par la voix de Dieu », parce qu'il avait peur de la douleur. Jamais il ne marcherait dans les rues de Galaad, exhibant fièrement les cicatrices des blessures obtenues au cours de l'extase, parce qu'il était trop timide pour cela.

Élie se considérait comme une personne ordinaire, qui s'habillait comme tout le monde et dont l'âme était torturée des mêmes craintes et tentations que celle des autres mortels. À mesure que progressait son travail dans la charpenterie, les voix cessèrent complètement parce que les adultes et les travailleurs n'ont pas de temps pour cela. Ses parents étaient contents de leur fils, et la vie s'écoulait dans l'harmonie et la paix.

La conversation qu'il avait eue avec le prêtre lorsqu'il était petit devint peu à peu un lointain souvenir. Élie ne pouvait croire que Dieu tout-puissant eût besoin de converser avec les hommes pour faire valoir ses ordres. Ce qui s'était passé dans son enfance n'était que la fantaisie d'un gamin oisif. À Galaad, sa cité natale, il y avait des gens que les habitants considéraient comme fous. Incapables de tenir des propos cohérents, ils ne distinguaient pas la voix du Seigneur des délires de la démence. Ils erraient dans les rues, annonçant la fin du monde et vivant de la charité d'autrui. Pourtant, aucun

prêtre ne les considérait comme « exaltés par la voix de Dieu ».

Élie en vint à penser que les prêtres n'avaient jamais la certitude de ce qu'ils affirmaient. Il y avait des « exaltés de Dieu » parce que le pays ne savait pas où il allait, que les frères se querellaient et que le gouvernement était instable. Il n'y avait aucune différence entre les prophètes et les fous.

*

* *

Quand il apprit le mariage de son roi et de Jézabel, princesse de Tyr, Élie n'y accorda pas grande importance. D'autres rois d'Israël avaient agi de même. Il en avait résulté une paix durable dans la région, et le commerce avec le Liban s'était développé. Peu importait à Élie que les habitants du pays voisin croient en des dieux qui n'existaient pas ou se consacrent à des cultes étranges, comme l'adoration des animaux et des montagnes ; ils étaient honnêtes dans les négociations, voilà l'essentiel. Élie continua donc à acheter leur bois de cèdre et à leur vendre les produits de sa charpenterie. Même s'ils se montraient un peu orgueilleux, aucun des commerçants du Liban n'avait jamais cherché à tirer parti de la confusion qui régnait en Israël. Ils payaient les marchandises à leur juste prix et n'émettaient aucun commentaire sur les constantes guerres intestines, ni sur les problèmes politiques auxquels les Israélites étaient sans cesse confrontés.

*

* *

Quelque huit cents ans plus tard, Jésus invite Pierre, Jacques et Jean à gravir une montagne. L'évangéliste Matthieu raconte que « [Jésus] fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil et ses habits devinrent blancs comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui ».

Jésus demande aux apôtres de ne pas raconter cette vision tant que le Fils de l'homme ne sera pas ressuscité des morts, mais ils rétorquent que cela ne se produira que lorsque Élie reviendra.

Matthieu (17, 10-13) relata la suite de l'histoire :
« Et les disciples l'interrogèrent : "Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Élie doit venir d'abord ?" »

Jésus répondit alors : "Certes, Élie va venir et il rétablira tout ; mais, je vous le déclare, Élie est déjà venu et, au lieu de le reconnaître, ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu."

Alors les disciples comprurent qu'il leur parlait de Jean le Baptiste. »

